



Renaud Camus

L'Esprit
des terrasses

Journal 1990



L'Esprit des terrasses

DU MÊME AUTEUR

ÉGLOGUES

- I. *Renaud Camus, Passage, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1975.*
- II. *Denis Duparc, Échange, roman, Éditions Flammarion, collection « Textes », 1976.*
- III. 1. *Renaud Camus & Tony Duparc, Travers, roman, Éditions Hachette/P.O.L., 1978.*
2. *Jean-Renaud Camus & Denis Duvert, Été (Travers II), roman, Éditions Hachette/P.O.L., 1982.*

Autres livres de Renaud Camus :

Chroniques autobiographiques :

- Tricks, Éditions Mazarine, 1979. Nouvelle édition complétée, Persona, 1982. Édition définitive, P.O.L., 1988.*
- Journal d'un Voyage en France, Éditions Hachette/P.O.L., 1981.*
- Journal romain (1985-1986), Éditions P.O.L., 1987.*
- Vigiles (Journal 1987), Éditions P.O.L., 1989.*
- Aguets (Journal 1988), Éditions P.O.L., 1990.*
- Fendre l'air (Journal 1989), Éditions P.O.L., 1991.*

Romans :

- Roman Roi, Éditions P.O.L., 1983.*
- Roman Furieux (Roman Roi II), Éditions P.O.L., 1987.*
- Voyageur en automne, Éditions P.O.L., 1992.*
- Le Chasseur de lumières, Éditions P.O.L., 1993.*

ÉLÉGIES

- I. *Élégies pour quelques-uns, Éditions P.O.L., 1988.*
- II. *L'Élégie de Chamalières, Sables, 1989. Rééd. Éditions P.O.L., 1991.*
- III. *L'Élégie de Budapest, in Le Voyage à l'Est, Éditions Balland et La Maison des écrivains, 1990.*
- IV. *Le Bord des Larmes, Éditions P.O.L., 1990.*
- V. *Le Lac de Caresse, Éditions P.O.L., 1991.*

MISCELLANÉES

- I. *Buena Vista Park, Éditions Hachette/P.O.L., 1980.*
- II. *Notes achriennes, Éditions Hachette/P.O.L., 1982.*
- III. *Chroniques achriennes, Éditions P.O.L., 1984.*
- IV. *Notes sur les Manières du temps, Éditions P.O.L., 1985.*
- V. *Esthétique de la solitude, Éditions P.O.L., 1990.*

Renaud Camus

L'Esprit des terrasses

Journal 1990

P.O.L
8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1994
ISBN 2-86744-405-5

*A un déjeuner de viandes séchées
et de fromage de montagne,
dans le refuge de Valparola (Dolomites)*

*Là-dessus la déesse mena Théodore dans un des appartements :
Quand il y fut, ce n'était plus un appartement, c'était un monde,
... solenque suum, sua sidera noriat.*

Leibniz, Essais de Théodicée

Lundi 1^{er} janvier, 12 : 09. La nuit avec Kléber... J'avais pensé traîner en ville jusqu'aux petites heures, mais il a souhaité que nous rentrions « dormir » ensemble ; ce que nous fîmes.

L'amour, peut-être, comme un brusque arrêt sur l'image... On regarde un visage, on soutient un regard, on dépose un baiser dans le creux d'une épaule ; et soudain c'est un gouffre, où l'on se voit en rêve s'abîmer en douceur, vers une histoire, vers un langage, vers une série de syllabes neuves, et sonores, dont il vous semble, ô tentation chaude, qu'elles pourraient vibrer familièrement dans votre histoire à vous, donner des titres à ses chapitres, des nuances inédites à ses phrases, et presque devenir vôtres, par alliance ou par attraction musicale... Or on ne saurait guère, en l'occurrence, imaginer défi plus radical aux lois de la pesanteur et de l'onomastique, sinon de la pure harmonie...

Est-ce qu'ils pensent vraiment, tous, que je n'aime personne ? Quand c'est tout le contraire... Ou bien *Personne*, oui, mon cher, mon vieux, mon jeune et beau *Personne*, si tel est bien le nom, comme il faut le croire, dont résonnent à chaque fois les cavernes moussues qui dominent la mer, près de ces pentes herbues où le faune, penché sur son syrinx, se plaît à perpétuer des nymphes... *Personne* : *un prénom, et parfois moins encore* ; mais moins flûte que clairon, cette fois, et même retentissant à l'égal de la diane des casernes. Cependant, comme convenu, tordus sur nos oreillers nous dormîmes, fût-ce dans les bras l'un de l'autre, après quelques chastes caresses. Le sommeil est un autre précipiteux défilé, où de bien autres ombres se transmettent le soin du voyageur, chacune avec ses propres rappels, ou son récit renouvelé. *Ton rêve est une Egypte, et toi c'est la momie Avec son masque d'or... O Mantovano, io son Sordello, della tua terra...*

Mardi 2 janvier, 10 : 33. Concordance : Boucourechliev, au poste, commente les *Diabelli*...

Nous parlions hier à dîner, Jean et moi, de la stupéfaction où nous plonge la stupéfaction de plus d'un, ces jours-ci, à prétendument découvrir l'effroyable réalité des tyrannies à peine effondrées. Sans doute les mêmes abasourdis, ou donc leurs frères, découvriront-ils un jour ce qu'il en est de Cuba, de leur Viêt-nam tant aimé, du Nicaragua des sandinistes, de la Syrie d'Assad ou du gracieux Iran des mollahs...

« Quant aux régimes communistes, dit Jean, il y a cinquante ans et plus que je sais à quoi m'en tenir, pour ma part... D'ailleurs il faut leur reconnaître le mérite de la franchise : dès lors qu'ils se réclament ouvertement de la "dictature du prolétariat", tout est dit ; il suffit que n'importe qui se mette à parler au nom du prolétariat... » Et de citer les imbécillités de Sartre et de quelques autres sur Cuba et similaires avenantes pustules de la géopolitique universelle. Il se souvient « comme si c'était hier » avoir entendu Aragon geindre en ces termes, au restaurant Les Bonnes Choses, rue Falguière, juste après la mort de Staline : *C'est comme si je venais de perdre mon père !* « Quand on pense, commente Jean, à ce qu'était le père d'Aragon, le préfet de police, c'est particulièrement savoureux... »

Lui ne m'en reproche pas moins, comme d'habitude, de ne pas avoir apprécié Aragon à sa juste valeur, à l'époque où je le voyais régulièrement ; d'en parler avec un détachement exagéré ; et de paraître n'avoir été nullement impressionné, au moins, par la stature de l'écrivain. Et sans doute a-t-il raison sur ce point. J'ai sous-estimé l'importance littéraire d'Aragon, c'est vrai, parce que je ne connaissais guère de lui que des vers de mirliton, et des romans qui me paraissaient en béton. Mais il y avait aussi, et surtout, qu'en Aragon je ne voyais qu'un pitre, et qui pis est un pitre de l'horreur, compromis jusqu'à ses grands feutres blancs dans ce qui me semblait, et qui me semble encore, compter parmi les plus atroces et grand-guignolesques aberrations politiques et morales du siècle. Je l'aimais bien, je le trouvais assez distrayant, il était de pittoresque compagnie, et même d'une étonnante gentillesse, à l'occasion ; mais je ne pouvais le prendre tout à fait au sérieux ; et il y avait en moi, face à ses positions politiques dans leur ensemble, un fond irréductible de désapprobation scandalisée. Barthes m'éblouissait comme un maître. Aragon n'était dans mon existence qu'une ambiguë bizarrerie, qui n'aurait jamais dû se produire, en bonne logique biographique ; mais que j'observais avec un mélange d'amusement, de superficielle sympathie, assez semblable à celle que pourrait inspirer un Scapin, et de profonde indignation. « Il me semble, dis-je à Jean, que la phrase que vous citez, et qu'évidemment je ne pouvais pas connaître, mais dont je le savais parfaitement capable, peut vous faire suffisamment comprendre ce que je ressentais... – Oui, c'était un pitre. Mais c'était aussi un grand écrivain, quoi que vous en disiez. – Oh, je n'en dis plus grand-chose... »

J'ai retrouvé, récemment, un exemplaire des *Aventures de Télémaque* avec ce joli envoi : « ... ne seront jamais terminées. Recommence-les, si ça te chante, mon petit – » Curieusement, c'est signé *Louis*. Tous les autres livres d'Aragon que je

possède sont signés *Aragon* ; et quand il téléphonait je n'ai aucun souvenir de l'avoir jamais entendu dire *C'est Louis*.

Les amis de sa génération, Jean ne les a jamais appelés par leur prénom. Il dit, et il disait de leur vivant, lorsqu'il leur parlait, *Vitrac, Baron, Lecomte, Richaud, Queneau*. La comtesse de B. appelle couramment son mari B. (ce qui m'éblouit par son chic).

Jeudi 4 janvier, 14 : 34. Mais évidemment, si l'on intervient une fois, en public, avec l'approbation des voisins, au cinéma, pour prier deux bonshommes qui se racontent l'un à l'autre, à grand raffut, leur vie pourtant bien morne, de mettre une sourdine à leur récit, on n'ose plus, cinq minutes après, se lever de même pour demander pareillement à tel solitaire de faire silence, quand ravagé de je ne sais quel tic il produit régulièrement je ne sais quel bruit, du bout de l'ongle, contre la boucle de sa ceinture ou les boutons de son imperméable : *clic, clic, clic, clic...* Deux requêtes de votre part, et si rapprochées, à des importuns différents, et responsables d'importunités distinctes, vous rangeraient vous-même, c'est à craindre, parmi les excentriques ou les névrosés – dont vous n'excluez pas que vous ne soyez un, en effet. Mais vous espérez n'être pas le seul, parmi les victimes de ces nuisances diverses. Cependant pas une ne s'insurge à votre place, malgré quelques têtes agacées, ou surtout intriguées, qui se tournent ; et c'est donc tout *Le Testament d'Orphée* que vous devez supporter au rythme lancinant de ces pichenettes insouciantes sur la corde trop tendue de vos nerfs éprouvés.

Que le film vous irrite aussi, dans ces conditions, comment s'en étonner ? Vous pensiez pourtant avoir attendu suffisamment longtemps, depuis votre dernière confrontation avec lui. Non, les délais sont encore trop brefs. *Le Testament* deviendra peut-être un jour un classique de l'étrange, il n'est encore qu'une extravagance plutôt kitsch. Je doute d'ailleurs que la poésie daigne jamais y prendre ses quartiers, malgré les belles carrières qu'on y creuse pour elle, et nonobstant les interventions diplomatiques du temps. Elle y est trop sollicitée. Elle n'aime pas à être forcée. Les défroques souveraines qu'on lui propose là sentent trop le trop mauvais théâtre, et ses magasins de bric-à-brac, avec leurs casques de pompiers. Et nous plaçons trop haut le titre de poète pour considérer sans méfiance, ni sans un sentiment fâcheux d'obscénité, même, ceux qui s'y drapent ainsi de leur propre chef, à toutes les pergolas et les kiosques à musique du Parnasse.

Attendons encore ; mais cet affreux soupçon nous vient, qui renverserait toute l'esthétique : et si les œuvres ne pouvaient être objectivement jugées qu'à leur apparition ? Si les contemporains seuls étaient à même d'en apprécier vraiment les signes, dans leurs justes rapports réciproques ? Si, plus tard, les connotations originelles s'étant perdues, les nouveaux jugements de valeur ne

s'établissaient plus que sur des équivoques, des malentendus parfois favorables, comme ces ombres de crasse et ces bitumes qui adoucissent les couleurs criardes de certains tableaux, et leur confèrent un majestueux lyrisme, dont leur auteur était bien incapable ? Que voyais-je surtout, dans *Le Testament*, jadis ? Une esthétique « folle », toute une quincaillerie frelatée, un poète complaisant et affecté, de mauvais acteurs et deux ou trois bons, ceux-là mal dirigés... Or, déjà s'adoucissent un peu – moins que je ne l'aurais espéré – ces arêtes déplaisantes. Peut-être le futur, qui sait, indifférent aux sens parasites comme au délibéré non-sens, incapable de percevoir les assez grosses ficelles de ces orphiques marionnettes, sera-t-il à même, enfin, comme nous le sommes déjà pour *Le Sang d'un poète*, par exemple, d'apprécier dans ces images et dans ce texte une singularité vraie, innocentée à ses yeux par l'erreur et l'oubli, d'autant plus fraîche qu'elle sera neuve, alors, et très probablement imaginaire...

*

Monet-Rodin, au musée Rodin, pour commémorer leur grande exposition conjointe de 1889 à la galerie Georges-Petit : là encore, impossible de faire abstraction du temps, et de son influence sur le goût. Ces Monet qui furent plutôt mal accueillis, à leur époque, et qui plus tard furent adulés, et le sont encore, voici que de nouveau nous les supportons mal, non pas à cause de leur résistance aux habitudes du regard, comme c'était le cas pour leurs contemporains, mais pour leur excès de complaisance, au contraire. *Les Glaçons* sont-ils un chef-d'œuvre ? Peut-être, peut-être. Mais moi, je ne peux littéralement plus les voir... Et ces affreux champs de tulipes, avec cette méchante bicoque *A Sassenheim, près de Haarlem*, qui font la fierté du musée de Williamstown : se trouverait-il un seul calendrier des postes pour en vouloir encore ? Curieusement, c'est le Monet le plus Monet, le plus « impressionniste » en tout cas, le plus « Argenteuil » si l'on veut, que nous aimons le moins, tandis que nous nous accommodons très bien de sa manière « plate » et largement structurée, celle de *L'Entrée du port de Trouville* (Budapest) ou de *La Tamise et le Parlement* (1871, National Gallery), qui dans l'histoire de la peinture française le placent dans le prolongement du Corot d'Italie, grosso modo, et en amont de Marquet ; et qu'un véritable enthousiasme nous revient *in fine*, au musée Rodin, dans un modeste couloir, face aux trois toiles peintes dans la Creuse en 1889, et spécialement à celle du musée de Colmar, *Coucher de soleil aux eaux semblantes* : ce n'est pas seulement l'admirable Guillaumin qui surgit d'entre ces bruyères sombres, c'est tout le fauvisme, c'est l'expressionnisme et c'est presque l'abstraction. « Il faut les regarder de loin, les toiles impressionnistes », disait hier une mère à sa fille. Mais c'est tout le contraire : les regarder de loin, c'est courir à reculons vers l'illusion et le réalisme. Il faut les regarder de très près, et surtout ces eaux semblantes, pour y sombrer dans la lugubre brutalité de ces verts, de ces mauves, de ces ocres rougeoyants qui même au ciel ne laissent aucun souffle, et qui vous emprisonnent de toute part en une solitude magistrale et sans recours.

Est-ce la Creuse, le mauvais temps, ou bien l'idée de la confrontation toute proche avec Rodin, qui rend Monet soudain tellement âpre, si fougueusement sardonien ? La rudesse titanesque, en 1889, comptait déjà, certainement, parmi les plus notoires attributs du sculpteur. Mais la force est toujours sensuelle, chez Rodin, et même directement sexuelle, alors qu'elle ne l'est presque jamais chez Monet, sauf à donner une signification nettement phallique, dont le peintre n'était certainement pas conscient, à la plus haute des *Pyramides de Port-Coton, mer sauvage* (musée Pouchkine). Rodin n'est pas sans ses alanguissements, parfois curieusement « nouille », malgré tout, comme dans *Les Trois Sirènes* ou *Le Succube* ; ni sa virilité tout à fait sans affectation, témoin le fameux bras tendu de *L'Eternel Printemps*, dont la fonction structurelle est plus nette et plus heureuse que la signification psychologique, un peu déplaisante à force d'emphatique et cavalier détachement. Lui, pourtant, n'est certes pas menacé par l'excès de joliesse. Epruvé par le sujet ou provoqué par lui, c'est le désir qui fait frémir ces chairs, ces muscles, ces bronzes ou ces plâtres, les fesses du *Marsyas* ou les seins de la *Satyresse* ; désir d'êtreindre, mais pas seulement la femme, la vague ou le faune : la pensée aussi bien, l'histoire, le bien et le mal, et le désir lui-même attrapé par la queue. Monet paraît bien sage, parmi ces entreprises cyclopéennes. C'est pourtant lui qui n'était « qu'un œil, mais quel œil ! ».

Vendredi 5 janvier, 11 : 50. Jean doit me trouver bien vulgaire : « Je ne vous comprends pas, dit-il. Moi, j'ai prêté de l'argent à tout le monde, toute ma vie, et personne ne m'a jamais rien rendu : rien ne me paraît plus normal ; c'est le contraire qui m'aurait étonné... » Mais moi, tout le monde m'a toujours tout rendu (enfin presque), et je crois être un débiteur très exact, surtout à l'endroit des amis. Flatters et moi nous prêtons constamment de l'argent dans les deux sens depuis dix ans, et nous nous sommes toujours très scrupuleusement remboursés. Il n'y a guère que les livres dont j'observe que personne ne les rend jamais, ce qui fait que je rechigne de plus en plus à prêter les miens, d'autant que la plupart d'entre eux sont couverts d'annotations, souvent d'un caractère assez intime. Mais quant à des billets de banque, j'avoue m'attendre naïvement, c'est vrai, vulgairement, oui, à ce qu'on me les rende, parfaitement ; et Jean ne cache pas, en effet, qu'il trouve cette espérance jobarde. Je vais pourtant plus loin ; je m'imagine mal maintenant de très cordiaux rapports avec quelqu'un qui, m'ayant emprunté de l'argent sous un prétexte d'urgence, ne m'en dirait ensuite plus un mot... Oui, un mot me suffirait, au fond... Qu'on ne puisse pas me rendre ce qu'on me doit, je le comprendrais tout à fait. Mais qu'on n'y fasse pas la moindre allusion...

Bien entendu, il, Kléber, puisqu'il s'agit évidemment de lui, a aussi tapé Jean lui-même. Pendant la longue fin de semaine dernière, il n'avait que des deutschmarks, disait-il, qu'il ne savait où changer ; sur quoi Jean lui avance cinq cents francs, refuse ses deutschmarks, il va sans dire, dont d'ailleurs nous n'avons

pas vu la couleur, et lui recommande de s'arranger avec moi, quand il les aura changés. Mais de cela non plus, plus question.

Kléber m'appelle à minuit, la nuit dernière : il n'a pas sa clef, il est fermé hors de chez lui, peut-il venir dormir chez moi ? *Sure, come no*. Je suis curieux d'en avoir le cœur net. Après tout c'est un garçon que j'aurais pu aimer bien. Même au meilleur de nos relations, elles n'ont jamais été sexuelles au premier chef, bien loin de là. La seule fois où nous ayons commencé de faire l'amour ensemble, nous nous sommes endormis l'un et l'autre. Cette nuit nous n'essayons même pas. Mais à cinq heures – cauchemar ou bien apparition de la Vierge des fripons –, le voici qui se dresse sur son séant, très brusquement, et qui bien entendu, ce faisant, me réveille. *Grrrr...* Je m'étais protégé contre le bruit, j'avais des tampons dans les oreilles, pas terriblement sexy j'en conviens ; mais contre les sauts de carpe et les hallucinations théologiques, ou tératologiques, j'étais sans arme, je l'avoue. Lui, évidemment, se rendort aussitôt, pas plus troublé que ça. J'essaie de faire de même, c'est tout à fait en vain. A six heures j'y renonce et me lève, l'humeur médiocrement klébérophile.

Gymnastique, lecture des journaux, petit déjeuner... Je dois depuis plusieurs jours aller à la Fnac, afin d'y acheter un nouvel encreur, pour l'imprimante : voilà l'occasion ou jamais... J'y serai le premier client, à neuf heures. En effet ; d'autant que la Fnac n'ouvre qu'à dix... Une heure à tuer. Rue Saint-Denis : *porno bookstores, sex-shops, peep-shows...* Un joli jeune homme brun, qui tourne entre les tables d'exposition, sans beaucoup plus de détermination que je n'en témoigne. Première boutique, deuxième boutique, troisième : il considère les revues hétéro, moi les autres, histoire de faire avancer un peu les choses. Or elles avancent. Elles avancent même si bien, longs regards, frôlements, sourires, que nous en sommes vite à chercher quelque *buen retiro*. Ces cabines se proposent toutes prêtes. Nous nous glissons dans l'une, et nous jetons l'un sur l'autre dès la porte refermée ; mais pour n'avoir pas d'ennuis, nous glissons deux pièces de dix francs dans une fente, croyant ainsi mettre en branle quelque film. Mal nous en prend. Un écran se révèle en effet, mais il est transparent ; et derrière lui se présente une accorte jeune femme aux fortes cuisses, brandissant sous nos nez ses gros seins. Diable... Nous sommes un peu décontenancés. Persuadés qu'elle nous voit comme nous la voyons, nous battons précipitamment en retraite, très sommairement réajustés. Mais à peine serons-nous chez moi, Kléber, à peine réveillé, et drapé comme un philosophe stoïcien dans mon peignoir de bain, nous assurera, de l'air d'un pour qui ces choses-là n'ont pas de secrets, et qui s'adresse à de provinciaux enfants de chœur, que ces demoiselles ne voient pas les clients, et que nous avons eu bien tort de nous enfuir.

Comment savoir ? Comment avoir su ? Le spectacle, de toute façon, n'était guère dans l'esprit de ce que nous avons allègrement entrepris, le joli brun et moi ; et que nous avons continué dans mon lit, mais dans la plus grande hâte, car ce Cypriote devait prendre un avion pour l'Algérie, où il est ingénieur... *Exit* lui, donc, *ma non exit il signor* Kléber, qui semble s'attendre au couvert après le gîte, et à un déjeuner bien ordonné sitôt son tardif breakfast gloutonnement avalé.

Cependant, l'heure de ma révolte a sonné. Je lui dis devoir ressortir, pour faire des courses. Il veut savoir si je tiens à ce qu'il m'accompagne. Ce ne serait pas plus mal en effet. Nous descendons l'escalier côte à côte. Et je lui serre la main au coin de la rue : « Je vais de ce côté... » Je n'ai décidément pas la moindre vocation, même érotique, au masochisme social...

Samedi 6 janvier, 11 : 39. Avec Philippe V en résidence au premier étage, et son défilé de gardes républicains, de jardiniers du Luxembourg, d'instituteurs francs-comtois et de jeunes banquiers londoniens ; avec Philippe II qui s'arrête, retour de Bretagne, avant de repartir pour le Nord, et qui convoque, à l'occasion de son bref passage, la cour et la ville dans sa chambre du second ; avec onze détenteurs de la clef, la maison de Jean est le nœud d'un trafic amoureux ininterrompu. G. l'appelle drôlement « *la gare de Sodome* » ...

Quant à mes visiteurs à moi, Kléber hier, aujourd'hui Julien l'Ajusteur, ils restent là sans rien faire, lorsque je me remets au travail, et me font irrésistiblement penser à l'enquête de lady Bracknell auprès de ses gendres potentiels, dans *The Importance of Being Earnest* : « Est-ce que vous fumez ? – J'ai bien peur que oui, Madame... – Très bien ! J'ai toujours pensé qu'un gentleman devait avoir une occupation dans l'existence... »

Dimanche 7 janvier, 11 : 57. Ce L. me colle aux fesses, très gentiment, d'ailleurs (alors qu'il n'a pas l'air très gentil, ni ne passe pour l'être, de sorte que c'est assez précieux : on se sent *élu*) : tout cela parce qu'on lui a dit que j'étais *écrivain*. Il n'a pas d'*écrivain* dans ses relations, m'explique-t-il, il est très désireux d'en rencontrer un, il veut me *connaître*, me connaître mieux. Il m'offre verre sur verre, à moi qui hors de table ne bois que de l'eau, il met un coude sur mon épaule, et il me prend pour confident de toutes les horreurs qu'il pense de tous les gens qui passent. Que moi je ne dise pas grand-chose, en ces circonstances, ne le trouble guère ; il y voit au contraire une preuve de ma sagesse, le moins qu'on puisse attendre d'un *écrivain*. Le curieux, c'est que depuis des mois que cela dure, il ne lui vient nullement à l'esprit, puisqu'il est si désireux de me *connaître*, selon son expression, d'ouvrir un de mes livres, où je suis dix mille fois plus présent que dans cette morne barre de soutènement qu'il s'est choisie pour public privilégié. Ce n'est certes pas moi qui vais lui suggérer de me lire...

Je déteste sa méchanceté, constante, sauf, semble-t-il, jusqu'à présent, en ma présence, à mon endroit. Mais lui s'en targue. « Je dis tout haut ce que tout le monde pense tout bas », « C'est la vérité », « Je suis franc, c'est tout »... Tous ces stéréotypes de l'heure barbare, les gens qui les débitent les prennent non

seulement pour des traits de caractère tout à leur honneur, mais même pour des fleurs de civilisation. De fait c'est à peu près à cela que se résume toute la leur...

Lundi 8 janvier, 11 : 27. Certaines horreurs ne se révèlent qu'à l'annonce de leur disparition. Aux informations télévisées, hier ou avant-hier, on faisait grand cas de l'exemple d'une maison de retraite pour les vieillards, dans la région parisienne, qui, décidée qu'elle était « à ne pas faire le bonheur des autres sans les consulter », avait organisé un sondage auprès de ses pensionnaires, pour connaître leurs vœux, les améliorations qu'ils souhaitaient qu'on apporte à leur vie quotidienne, « les petites choses parfois insignifiantes qu'ils désireraient voir modifiées »... Et l'on « apprenait » ainsi que ces octogénaires ou nonagénaires aimeraient bien, si ce n'était pas trop demander, qu'on frappe avant d'entrer dans leur chambre ; et peut-être même, même, mais oseraient-ils formuler une requête aussi extravagante, que le personnel veuille bien renoncer, à leur égard, au « tutoiement systématique »... Ah ! Les chiens !

Zappant l'autre soir, vendredi je crois bien, je suis tombé pour mon malheur sur un reportage hélas inoubliable, à propos des eunuques dans l'Inde d'aujourd'hui. On y expliquait qu'ils constituaient des sortes de sectes, et que la plupart s'étaient fait châtrer volontairement, souvent à cause de malformations congénitales ; mais qu'il existait aussi des cas de castration imposée, pratiquée par ces sectes, justement, sur des enfants ou des adolescents volés, enlevés, ou surpris sans défense. Et l'on interviewait longuement un tout jeune homme, aujourd'hui tailleur de son état, et qui compte parmi ses clients je ne sais quel gros maharadjah : ce malheureux était tombé entre les mains d'une bande d'eunuques fanatiques, qui lui avait fait subir l'ablation de tous ses organes génitaux. Certaines conséquences physiques de cette épouvantable opération étaient observables dans son visage, sa silhouette, sa démarche, il le reconnaissait lui-même ; mais intérieurement il continuait de se sentir un homme, disait-il ; et, bouleversant détail, baissait les yeux quand il croisait des jeunes femmes, parce qu'il n'en pouvait plus de désir et de désespoir... « Aidez-moi, suppliait-il, aidez-moi ! Croyez-vous qu'un jour quelqu'un pourra m'aider ? Que pensez-vous que je puisse encore espérer de la vie ? »

Il a fallu que ce matin, comme j'allais pisser vers six heures, dans un demi-sommeil, la pensée de ce malheureux me revienne (je crois que je me suis demandé comment il faisait, lui) ; et bien entendu je n'ai pas pu me rendormir, torturé que j'étais par des images et des fantasmagories qui doivent être très littéralement, pour le coup, *l'angoisse de la castration*. Le film a été tourné il y a deux ou trois mois, probablement ; ce garçon existe, il doit avoir à peine vingt ans. Et que peut-on bien lui répondre, sauf à faire appel, dérisoirement, à une sagesse « supérieure », qui n'a de sens et de grandeur que choisie, et qui n'est que risible quand on y est contraint ?


Lundi 9 juillet, 10 : 23 (...)

*La beauté de l'Ami sans voile est l'Évidence,
mais tu dois te frotter les yeux pour y voir clair.
Écoute ! si tu veux savourer la Présence,
demande aux initiés leur grâce et leur faveur.*

Or où est la littérature, ici ? Dans l'idée d'Hâfiz, dans la pensée d'Hâfiz comme bouquet d'images, dans le XIV^e siècle persan, dans Shiraz et l'odeur des roses, dans l'esprit des terrasses, dans des fêtes lentes et presque silencieuses sur les terrasses, là-haut, dans les bassins au fond des jardins clos où marchent les amis, dans la distance qu'il y a entre eux et nous, et que leurs ombres et leur improbable murmure arrivent à franchir jusqu'à nous, tant bien que mal ; dans tant de mort, et de perte si cruelle. Les mots ici traduits ne seraient pas grand chose, si quelque poétaillon d'aujourd'hui venait de les tracer. Et souvent en va-t-il de même, avec Hâfiz, avec bien d'autres, et des plus grands : c'est ce qui nous *sépare* de ces textes qui leur donne la plus grande part de leur prix.

*Ne blâmez point
celui dont la page est noircie :
Comment savoir ce que la plume
du Destin peut avoir écrit ?*



Photo : Renaud Camus
Sienne, pensione Palazzo Ravizza, jeudi 18 octobre 1990.
936142-9
ISBN : 2-86744-405-5
5-94  DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS